

Préface

« Moins noir que la mort »

À l'instant d'attaquer cette tâche difficile (une préface !), autant avouer la recherche du clin d'œil au *Plus fort que la mort* du cher Guy de Maupassant qu'il ne me semble pas abusif de classer (et Zola, donc !) parmi les auteurs de littérature noire, étant entendu que certaines atmosphères, situations et études de milieux dédaignés des « belles plumes » (on a les panaches qu'on mérite) participent à l'appartenance au genre.

Et pourquoi un tel titre ? En raison de ce qui m'apparaît comme une évidence : quelle que soit la noirceur des romans de mes confrères à travers la littérature mondiale – qu'on songe par exemple au talentueux David Goodis – ce qui est frappant, chez nombre d'auteurs, c'est que même du fin fond du désespoir les personnages luttent encore. Pour leur dignité. Ou leur honneur. La justice. La liberté. Le progrès. La

dénonciation du mal. Bref, toutes ces choses qu'un système qui avance masqué cherche chaque jour à vous disputer et pour lesquelles, chaque jour, il faut se battre. Jusqu'à l'extinction des forces. Jusqu'à la mort, qui est la fin de toutes choses... encore qu'elle puisse être exemplaire en sa forme, ce qui constitue l'ultime et sans doute la plus belle des contre-attaques.

Le livre d'Elfriede Müller et Alexander Ruoff n'est certes pas des plus faciles à présenter, considérant qu'une partie de l'ouvrage est réservée à l'analyse qui fait appel à des outils dont je n'ai guère la totale maîtrise. En d'autres termes, si j'entends bien ce qu'on m'explique, j'expliquerais mal ce que j'entends. Quant à une quelconque surenchère, il n'y faut pas même songer !

Tant mieux !

Car l'ennui, avec certaines préfaces concernant des ouvrages comportant une partie théorique, c'est que bien souvent le préfacier utilise la matière qu'il a choisi de présenter, voire de mettre en valeur, pour montrer à quel point il a, lui, un genre de « bel esprit » (dont se plaignait déjà Jean-Jacques Rousseau), qu'il a bien entendu tout saisi jusqu'aux plus infimes nuances, tout dominé en les plus subtiles

arcanes, et qu'en conséquence il survole l'oeuvre en question, parfois avec une embarrassante condescendance.

Nous n'aurons pas la cruauté de rappeler (l'auteur s'étant considérablement amendé à la fin de sa vie) telle préface qui fut un temps célèbre non en raison de sa pertinence mais en cela que sa longueur dépassait le tiers de l'ouvrage présenté !

Je suis, quant à moi, libéré de pareille prétention car autant l'avouer : ce livre m'a bluffé, me révélant des choses qu'en un quart de siècle (hé oui, déjà !) de pratique de la littérature noire, je n'avais pas analysées mais au mieux « approchées », et encore, très intuitivement. Si bien que j'ai, face au livre d'Elfriede Müller et Alexander Ruoff, l'attitude suffoquée de ce modeste officier de ligne au soir d'Austerlitz auquel Napoléon disait : « Vous avez fait l'Histoire » quand lui-même pensait sans doute n'avoir fait que son job du mieux qu'il lui était possible.

Le lecteur maugréera peut-être qu'il se fout bien des états d'âme que suscite pareil ouvrage. Certes, certes ! mais tout de même, la modestie n'étant guère ce qui étouffe les milieux littéraires, fussent-ils noirs, autant ne pas bouder semblable occasion de voir un écrivain merveilleux

Le polar français

sement ébahi vous avouer : Diable, nous avons fait tout cela, nous ?

Et voilà en tout cas de quoi conforter le point de vue de ceux, dont je suis, qui pensent qu'un romancier n'est pas forcément un intellectuel et que la part intuitive peut le mener par d'autres voies à un résultat proche de celui d'un esprit scientifique. Je me souviens qu'à l'armée, voici fort longtemps, à un adjudant caractériel (ils le sont tous) qui m'engueulait parce que le half-track que je conduisais était tombé en panne, j'avais assez pertinemment répondu : Je sais le conduire, mais je ne sais pas comment ça marche !

Je ne suis pas loin de penser pareillement dans mon rapport au roman noir.

Je crois me souvenir (mais est-ce si sûr ?) qu'un bon préfacier se doit d'exceller en la recherche vétilleuse, de mise en pareille circonstance.

Soit !

Alors allons-y, officions « à la recherche de la brouille perdue » : j'avoue, même si l'affaire se plaide, avoir été un peu déçu qu'il ne soit point du tout question de Georges Simenon. Je crois pourtant, mais ce serait tout un travail, que Simenon appartient au domaine noir tant la noir-